

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1<sup>er</sup> juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[6. Val-Richer, Jeudi 13 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 6. Val-Richer, Jeudi 13 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Diplomatie](#), [Discours autobiographique](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Parcs et Jardins](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

*Ce document est une réponse à :*

[5. Stafford House, Samedi 8 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[6. Stafford House, Mardi 11 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

---

**Collection 1837 (7 - 16 août)**

[21. Paris, Jeudi 10 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est associé à ce document*

---

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

[13. Stafford House, Dimanche 23 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

---

[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

## Présentation

Date 1837-07-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit N°6 J'ai oublié de numéroter le billet que je vous ai écrit de Paris Dimanche 9 juillet (C'était le n°5).

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n° 23/24-26

## Information générales

Langue Français

Cote

- 34-35, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/88-99

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription N°6. (J'ai oublié de numéroter le billet que je vous ai écrit de Paris Dimanche 9 juillet. C'était le n°5.)□

Du Val-Richer, Jeudi 13.

Certainement vous êtes malade, Princesse, assez malade pour ne pouvoir écrire quatre lignes. Sans cela, je ne comprends pas, je ne puis comprendre comment je n'ai point de lettres. Quelle ressource pour me rassurer ! J'en ai une autre moins triste quoique l'effet en soit fort triste. Il y a quelque irrégularité dans le service de la poste au fond de mes bois. Mes journaux ne m'arrivent pas encore exactement. Deux lettres ne me sont revenues qu'après avoir été me chercher à Caen. Peut-être y en a-t-il une de vous qui court ainsi après moi. Je viens de régler avec le Directeur des postes de l'arrondissement le service du Val-Richer, voici, quand vous voudrez m'écrire directement, ma vraie et sure adresse. Au Val-Richer, Commune de St Ouen le Paing. par Lisieux. Calvados. Adressées ainsi mes lettres m'arrivent le lendemain de leur départ de Paris. Quand en aurai-je une de vous ?

Je ne veux pas vous dire tout ce qui me vient à l'esprit, quel espace parcourt mon imagination, quels ennemis, quel fantôme elle y rencontre. Je n'ai pas en général l'imagination inquiète et noire : mais quand une fois elle prend ce tour là, elle échappe tout à fait à l'empire de ma raison, tout devient possible, probable, réel. Il faut se taire alors, se taire absolument, ne pas se parler à soi-même. Je vous quitte

donc Madame. Pourquoi êtes-vous devenue un si grand intérêt dans ma vie ?

Vendredi 14. Voilà une lettre, une longue, un excellente lettre. Et c'est bien celle que j'attendais. Il n'y en a point de perdue. Celle-ci est allée en effet me chercher à Caen, le service encore mal réglé de la poste a causé le retard. Un nom de village pour un autre, une négligence de commis, cinq minutes de sommeil d'un courrier qui passe, sans s'en apercevoir, devant une route de traverse, qu'il faut peu de chose pour faire beaucoup souffrir ! Enfin, la voilà. Et j'espère que les autres viendront plus régulièrement.

Vous n'êtes point malade. On vous trouve bonne mine. Ne permettez pas à tout ce monde de vous accabler de fatigue ; ils n'ont pas de quoi vous en dédommager. Ils vous aiment pourtant et ils ont raison ; et vous avez bien raison aussi d'accueillir toutes les amitiés, quels que soient leur nom et leur drapeau.

Entre nous, j'ai plus d'une fois regretter de ne pouvoir être avec mes adversaires politiques, aussi cordial aussi, bienveillant que je m'y serais senti enclin. J'en sais plus d'un en qui, politique à part, j'aurais trouvé peut-être un ami du moins une relation facile et douce. Mais le soin de la dignité personnelle, les devoirs envers la cause, les exigences et les méfiances de parti, tout cela jette entre les hommes, une froideur, une hostilité souvent sans motifs individuel et intimes. Il faut s'y résigner ; c'est la loi de cette guerre, car il y a là une guerre.

Mais vous, Madame, profitez, profitez toujours et sans hésiter de votre privilège de femme; soyez juste envers tous, bonne pour tous, amicale pour tous ceux qui le mériteront de vous. C'est quelque chose de si beau et de si rare que l'équité et l'amitié ! Je suis charmé que vous en jouissiez, et plus charmé encore que vous soyez si capable d'en jouir, que vous ayez l'esprit si libre et le cœur si affectueux. Je n'y mets qu'une condition Vous la devinez et elle est bien remplie, n'est-ce pas ? Pendant que vous retrouvez à Londres, vos douleurs, pendant que vous n'y pouvez faire un pas, regarder à rien sans avoir le cœur bouleversé au souvenir de vos fils, moi j'achève ici, dans ma maison, les arrangements que le mien y avait commencés. Je fais descendre dans ma chambre son fusil de chasse, je me promène suivi de son chien.

C'est un lien puissant entre nous, Madame, que cette triste ressemblance de nos destinées, et cette parfaite intelligence que nous avons l'un l'autre de nos peines. Il me semble que j'ai connu vos enfants ; je leur prête les traits, les qualités qui me charmaient dans le mien ; je les unis à lui dans mes regrets. Ne vous défendez pas, Madame, du sentiment qui vient émousser ce que les vôtres ont de plus poignant ; laissez-vous guérir autant que se peut guérir une vraie blessure. A mesure que nous avançons dans la vie, c'est la condition de notre âme d'éprouver et d'associer dans je ne sais qu'elle mystérieuse unité, les émotions les plus contraires, de souffrir et de jouir, de regretter, et de désirer à la fois, et avec la même vérité, la même énergie. Acceptons ces secrets de notre nature. Si vous étiez là, si nous causions en liberté, vous me parleriez de vos fils, je vous parlerais du mien. Nous nous raconterions toute leur vie, toute la nôtre, et un sentiment d'une douceur infinie et souveraine se répandrait sur notre entretien. Que mes lettres vous en apportent l'ombre ; les vôtres ont pour moi tant de charme !

Samedi 15, 9 h 1/2 du matin.

Que je dis vrai dans ces derniers mots, & bien plus vrai que je ne dis ! Voilà, le N° 5 qu'on m'apporte. Dearest Princess, je crains qu'à votre tour vous n'éprouviez quelque retard pour mes lettres, pour celle-ci du moins. Je m'en désole. Pardonnez le moi. J'aurais dû la faire partir avant-hier ; mais j'étais si impatienté de ne voir

rien arriver que j'ai attendu. Je vous aurais écrit en trop mauvaise disposition. Aujourd'hui je ferais peut-être mieux d'attendre aussi. Ma disposition est trop bonne.

Tout à l'heure Madame j'irai me promener dans les bois qui m'entourent. Ils sont bien verts, bien frais, bien sombres, quoiqu'un beau soleil brille au dessus et les enveloppe de sa lumière. Ce lieu-ci est très solitaire, très sauvage. Autrefois quelques moines y venaient orner. Aujourd'hui quelques bûcherons y travaillent. J'y serai bien seul. Je n'y entendrai rien. Je n'y verrai personne. Je relirai vos lettres. Je serai charmé. Et pourtant, que le fond du jardin de la Duchesse de Sutherland me fera envie ! Et ma pensée tantôt m'y transportera, tantôt vous amènera vous-même dans les bois du Val-Richer. Et je me laisserai bercer à ces doux rêves jusqu'à ce que j'en sente le mensonge. Je rentrerai alors dans ma maison.

Je suis très préoccupé de ce que vous me dites des projets de M. de Lieven. Vous ne pouvez songer, ce me semble, à aller le rejoindre à Carlsbad. Vous voilà à peine en Angleterre. La saison des eaux serait passée avant que vous arrivassiez, en Bohème. Après les eaux, s'il y va M. de Lieven retournera sans doute auprès du grand duc. Non, Madame, il ne faut pas chercher le bonheur à tout prix ; mais il faut penser sans relâche aux moyens de lever les obstacles. Vous ne pouvez ni vous fier à Pétersbourg, ni errer sans cesse en Europe. Que ces deux points là soient bien arrêtés ; ils feront le reste.

Midi. C'est trop de bien en un jour. Je tremble pour les jours qui vont suivre. Je reçois à l'instant votre N°6. Mon pressentiment ne me trompait pas tout à fait quand je vous craignais malade. Reposez-vous, beaucoup, beaucoup. Je suis charmé que vous n'alliez pas à Howick.

Que je vous remercie d'avoir pensé à me rassurer sur votre mauvaise écriture ! Elle m'eût inquiété en effet. Je vais attendre bien impatiemment vos prochaines lettres. Je les crains pourtant un peu. Vous aurez attendu celle-ci. Vous vous serez, comme moi naguère, impatientée, tourmentée. Vous voyez que j'ai aussi ma fatuité. C'est un lieu commun que je dis là, Madame. Non, je n'ai avec vous, point de fatuité. Ce mot ne convient ni à vous, ni à moi. Mais j'ai confiance, je crois. Et vous aussi, n'est-ce pas ? Nous avons donc bien le droit de nous parler comme gens qui croient, c'est-à-dire tout simplement et en disant les choses comme elles sont, non pas comme on est convenu de les dire quand elles ne sont pas. Il faut pourtant que je finisse si je veux que ma lettre parte !

Il me semble que j'ai à peine commencé que je ne vous ai parlé de rien. Je vais au plus pressé à ce qui me touche vraiment ; et je laisse en arrière (comme je laissais le cahier rouge) la politique anglaise, la politique française, votre jeune Reine, la dissolution de son parlement, celle du nôtre, que sais-je ? Tout cela cependant m'intéresse beaucoup, et je lis très curieusement les détails que vous me donnez, et j'ai sur tout cela, des milliers de choses à vous dire. Et ma prochaine lettre, si dans celle-là encore, j'en trouve le temps. Adieu Madame.

Remerciez, je vous prie, la petite Princesse de son bon souvenir. J'y tiens beaucoup et j'en suis très touché. C'est à vous de lui demander pardon, pour moi d'un langage si familier. Je copie. Je suis bien heureux d'apprendre que Madame la Duchesse de Sutherland veut bien se rappeler mon nom. C'est du luxe en vérité d'être si bonne quand on est si belle. Mais le luxe qui vient de Dieu est charmant ; et il a comblé votre noble hôtesse de tant de dons qu'en effet elle nous doit peut-être à nous autres pauvres mortels de nous traiter avec un peu de bonté. Quelque place qu'elle me donnât à sa table, je serais ravi de m'y asseoir. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 6. Val-Richer, Jeudi 13 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-13.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/02/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/881>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur34-35

Date précise de la lettreJeudi 13 juillet 1837

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---